

Tolstoï, la guerre, l'héroïsme

La guerre et la paix, de Lev Tolstoï, traduit du russe par Bernard Kreise, Seuil, 958 p.

Thierry Hentsch

Number 190, May–June 2003

La guerre du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hentsch, T. (2003). Tolstoï, la guerre, l'héroïsme / *La guerre et la paix*, de Lev Tolstoï, traduit du russe par Bernard Kreise, Seuil, 958 p. *Spirale*, (190), 17–18.

TOLSTOÏ, LA GUERRE, L'HÉROÏSME

LA GUERRE ET LA PAIX de Lev Tolstoï

Traduit du russe par Bernard Kreise, Seuil, 958 p.

LE SEUIL publie pour la première fois en français une version « courte » de *La guerre et la paix* de Tolstoï (celle de 1873, que la quatrième de couverture présente étourdiment comme « originelle »). Ce monument n'a jamais eu de version qu'on puisse considérer comme définitive, et la traduction française que nous connaissons jusqu'ici (notamment dans l'édition de la Pléiade) se fondait sur la version « longue », à laquelle Tolstoï semble avoir finalement redonné sa préférence. Mais peut-être n'en avait-il aucune. Dans son bref avertissement, le traducteur suggère que le texte sur lequel il s'appuie resserre l'action et réduit les réflexions philosophiques « à l'essentiel », de sorte que « le lecteur est bien plus tenu en haleine que dans les versions longues où l'on a parfois l'impression de se perdre ». Remarque étrange, quand on se rappelle que Tolstoï lui-même s'est toujours défendu, avec *La guerre et la paix*, d'avoir écrit un roman. Il y voyait plutôt une fresque, une épopée, un gigantesque poème, où il avait pris la liberté de mélanger les genres. Même dans la version courte, ce caractère chatoyant et déroutant demeure : action, rêve et réflexion se croisent et se répondent sans cesse. L'esprit des deux versions dont nous disposons désormais en français n'est pas aussi différent qu'on pourrait le croire au premier abord. Plutôt que de les comparer, je préfère donc m'interroger sur le sens d'une relecture de Tolstoï aujourd'hui, en un temps que nous pourrions croire marqué par la guerre.

Tolstoï aujourd'hui

Comment lire Tolstoï aujourd'hui, comment réfléchir à la guerre et à la paix — à la vie — sans penser au discours belliqueux qui, telle jadis l'ombre de Napoléon sur l'Europe, se répand des États-Unis sur le monde depuis un certain 11 septembre ? Comparer Bush à Bonaparte serait évidemment grotesque, même si le Napoléon de Tolstoï n'échappe pas au ridicule. Au-delà des personnages, la lecture de Tolstoï nous montre que la guerre aujourd'hui n'est plus un risque partagé. Certains pays ont le droit de la faire et d'autres l'obligation de la subir. La guerre froide forçait tout de même à une certaine mesure. *Charlie Hebdo* avait superbement illustré ce dosage sur sa page couverture, du temps où l'administration Nixon, vers la fin de la guerre du Vietnam, soufflait le chaud et le froid dans le Sud-Est asiatique : on y voyait en gros plan deux

robinets de baignoire, l'eau chaude et l'eau froide, d'où tombaient quelques gouttes, avec ce commentaire lapidaire : « *Nixon, c'est le confort.* »

L'inconfort que nous vivons actuellement a pris de nouvelles proportions. Le dosage nixonien, quoi qu'on en pût penser alors, s'inscrivait encore dans une « logique » compréhensible : sortir du borborygme inextricable où les États-Unis s'étaient enfoncés, dans le contexte d'une tension bipolaire qui interdisait au Pentagone d'utiliser toute la puissance militaire dont il disposait. Le passage de la guerre à la paix paraissait encore possible de ce que nulle puissance ne dominait le monde sans partage. Il fallait composer. À l'époque dont Tolstoï brosse l'immense tableau, ce passage apparaît encore plus marqué. Guerre et paix, vie civile et vie militaire, affaires familiales, affaires de cœur et affaires d'État alternent dans une sorte de vaste pulsation, qui porte au niveau de la grande histoire (dont Tolstoï se moque abondamment) le battement de cœur du héros en présence de l'aimée ou devant le surgissement inattendu de l'ennemi au matin de la bataille d'Austerlitz. Tolstoï confère à la pulsation macroscopique de l'histoire une nécessité qu'accentue la petitesse des personnages qui croient la faire. Napoléon croit faire l'histoire et nous, à notre tour, croyons les historiens qui le croient. Ni Napoléon ni le tsar Alexandre ni les généraux ne maîtrisent rien des événements qu'ils s'imaginent mettre en mouvement.

Bien qu'il participe sans réserve aux forces qui combattent les Français, le prince André Bolkonski, tout comme son double et ami Pierre Bézoukhov, voue une réelle admiration à Napoléon. Or au soir d'Austerlitz, blessé, étendu entre la vie et la mort, André se rend compte que le grand homme se trouve là tout près de lui et le regarde. « *Bolkonski entendait tout ce que disait Napoléon qui se tenait au-dessus de lui, il entendit l'éloge qu'il lui avait rendu, mais il n'en était pas plus ému que si une mouche avait bourdonné près de lui ; sa poitrine le brûlait, il sentait qu'il perdait son sang, et il voyait au-dessus de lui le ciel lointain, haut et éternel (il pensait à cet instant avec une clarté et une vérité extrêmes à toute sa vie, à laquelle il ne pensait plus depuis qu'il était marié). Il savait que c'était Napoléon, son héros, mais à cet instant Napoléon lui paraissait un être si dérisoire par comparaison avec ce qui se passait maintenant entre lui, son âme et ce ciel haut et infini où les nuages filaient rapidement au-dessus de lui.* »

Tolstoï homérique

Tolstoï traite la guerre un peu comme Homère. La guerre constitue en soi un lieu, un moment de vérité, en tant qu'elle est tension extrême, risque suprême, occasion privilégiée de vérifier la trempe, la lâcheté de ceux qui y participent et, à travers son horreur, révélateur puissant de la vie. Couché devant Bonaparte, le prince André, incapable de parler, n'a qu'un désir, vivre, se mettre enfin à vivre ! — désir muet auquel Napoléon répond machinalement en ordonnant, entre deux instructions relatives aux mouvements des troupes, qu'on emmène le blessé au poste de secours. Le héros déchu n'est pas inhumain, il se comporte comme n'importe quel homme le ferait à sa place. Tolstoï n'est pas tendre avec la guerre ni avec ceux qui la font, il n'en masque pas l'atrocité, et l'héroïsme ou la lâcheté ne sont pas des qualités intrinsèques aux personnages qu'il met en scène mais bien la caractéristique d'un moment. L'héroïsme est souvent involontaire, et le héros se découvre parfois couard. Mais du moins, chacun y risque sa peau et son amour-propre.

Quel poème épique pourrait aujourd'hui mettre en contraste ces deux modes fondamentaux de la vie des hommes ? L'incongruité de la question renvoie à la sinistre singularité de notre temps. Nous vivons en un temps où la démarcation entre la guerre et la paix s'est effacée. Il n'y a plus de guerres, plus de batailles, il n'y a que le spectre d'une violence continue qui va des missiles les plus sophistiqués à la chair faite bombe. Chaîne ininterrompue d'une violence à la fois réelle et fantomatique. Le terrorisme, inséparable du discours qui le diabolise, est le substrat idéologique de ce continuum, expression elle-même violente d'une violence effective dont il n'est plus possible, pire, dont il n'est plus souhaitable de séparer les modes ni les moments. Parler de la guerre contre l'Irak comme d'un événement à venir (j'écris à la mi-février alors que la « guerre » n'est pas « commencée ») est une double inconséquence. D'abord parce que le harcèlement militaire, économique et idéologique que subit ce pays de la part des puissances occidentales dure depuis plus de dix ans ; il n'y a donc à venir que l'intensification de ce qui est. Ensuite parce que cette intensification, si spectaculaire soit-elle, n'est d'ores et déjà qu'un épisode de l'ère impériale qui a succédé au monde bipolaire, au même titre, quoique à un degré plus élevé, que la répression d'une manifestation antiglobalisation, que la

suppression des garanties judiciaires, que la torture et l'enfermement arbitraire des suspects — diables et agents supposés — du terrorisme mondial, dont Washington sonne périodiquement l'alerte.

Terrorisme et démocratie

Le terrorisme est devenu une véritable fabrique, un tissu fabriqué jour après jour par les puissances qui le dénoncent et prétendent le combattre. Du moment que sa toile recouvre la terre entière, c'est-à-dire tout point où pourraient se trouver des Américains (et par extension d'autres Occidentaux), il prive les « démocraties » des droits et des libertés qu'elles disent défendre et qui s'expriment notamment dans le droit international qu'elles s'enorgueillissent d'avoir apporté au monde. Ce droit n'a jamais été bien fort. Mais la plus grande puissance du monde, qui ne manque pas de l'invoquer chaque fois qu'elle peut le plier à ses intérêts, l'a formellement suspendu. Alors que depuis des décennies Washington n'a pas levé le petit doigt pour inciter son protégé israélien à respecter les résolutions du Conseil de sécurité, l'administration Bush (si l'on ose encore risquer cet euphémisme) paraît déterminée, le cas échéant, à envahir l'Irak sans l'aval de cette même instance. Cette flagrante contradiction est bien plus grave qu'une simple injustice politique : elle détruit l'idée même d'un quelconque droit des gens.

Les instigateurs des attentats du 11 septembre ont décidément de quoi se féliciter : ils ont puissamment contribué à restaurer dans toute sa nudité la loi du plus fort. En poussant le gouvernement américain à poursuivre sur la voie que ces attentats ont tracée, ils ont efficacement réussi à gommer la limite, déjà si difficile à maintenir, entre usages légitime et illégitime de la force. On en vient ainsi à se demander en vertu de quelle norme universelle l'assassinat du président des États-Unis ou du secrétaire d'État à la défense devrait être considéré comme moralement condamnable. À vrai dire, une telle norme n'existe plus. Si tant est qu'elle ait jamais existé, dira-t-on. La nouveauté, s'il en est une, réside en ce que c'est désormais le gouvernement américain lui-même qui, par son comportement, l'affirme haut et fort.

Il ne s'agit pas ici de savoir lequel des dirigeants passés et actuels est le moins moral (Kissinger n'est pas plus moral que Rumsfeld, Chirac n'est pas plus propre que Bush, etc.). La politique n'est jamais vertueuse, jamais non plus aussi dangereuse que lorsqu'elle croit l'être. Et c'est justement le danger qui guette les dirigeants américains plus que tout autre : de se persuader eux-mêmes qu'ils agissent au nom d'une loi morale dont ils sont les seuls interprètes autorisés. Non parce que cette prétention est en soi plus amoral qu'une autre mais parce qu'elle conduit tout simplement à commettre de graves erreurs, notamment l'erreur politique cardinale dont

découle presque toutes les autres : croire qu'il soit possible et désirable de se comporter comme si l'on était seul au monde. Cette croyance enlève aux « dirigeants » qui la nourrissent tout désir de mesurer leurs actes, de chercher à comprendre ces derniers dans leur contexte. Bien pire, elle conduit ces pantins à se prendre pour de véritables acteurs de l'histoire alors qu'elle achève de les rendre aveugles aux forces qui les gouvernent.

L'ironie de Tolstoï

C'est ici que la lecture de Tolstoï, sans qu'on ait nécessairement besoin d'épouser son fatalisme dans toutes ses conséquences, apporte un regard critique salutaire. Le seul personnage historique qui échappe quelque peu (mais pas complètement) à son regard sarcastique est le vieux, bedonnant et amoral Koutousov, commandant en chef des armées russes lors de la campagne de Russie. Tout le génie de cet antihéros consiste à comprendre qu'il ne peut rien, que l'immensité des forces engagées de part et d'autre lui échappe irrémédiablement. Et ce qui perd son adversaire est exactement le sentiment inverse : c'est l'idée que se fait Napoléon qu'il prend des décisions importantes. Bonaparte croit avoir *décidé* d'entreprendre la campagne de Russie, alors qu'il n'est qu'un des rouages du gigantesque mouvement historique qui pousse les masses de l'Europe de l'Ouest vers l'Est et qui se heurtera inexorablement aux forces profondes qui entraîneront leur reflux.

Ce renversement de perspective qui fait du grand héros un petit personnage et du médiocre commandant un « grand » homme (mais peut-être faudrait-il tout simplement dire : un homme), cette inversion n'est possible que parce que l'idée de héros, du temps de Tolstoï, n'est pas morte. Homère avait déjà montré qu'il n'était pas nécessaire au guerrier de maîtriser son destin pour devenir un héros. Le héros, s'il décide quoi que ce soit, décide tout au plus de son comportement, mais sûrement pas du cours des choses. Seuls les dieux en disposent (et encore, pas toujours : Zeus lui-même ne peut aller contre le destin). Tolstoï remplace les dieux et le destin homériques par les masses, par l'ampleur des forces en jeu, que personne ne gouverne. Il n'y a de héros qu'à l'échelle microscopique. Mais même à cette échelle, il faut un piédestal au héros pour que le narrateur puisse songer à l'en faire descendre. Ce que pense le prince André de celui qui le contemple gisant à Austerlitz n'aurait aucune portée s'il s'agissait d'un officier oublié de l'histoire. Il en va tout autrement aujourd'hui. Les dirigeants de nos pays ne peuvent descendre à un niveau plus bas que celui à partir duquel ils ont accédé au poste qu'ils occupent. L'actuel président américain en offre l'illustration caricaturale : c'est son insignifiance qui a permis à Bush junior d'entrer à la Maison Blanche, l'homme de la rue n'ayant aucune peine à s'identifier à lui.

Héroïsme impossible

Est-ce à dire que l'héroïsme serait devenu impossible? Si l'héroïsme n'a rien à voir avec une quelconque maîtrise des événements, l'acte n'a pas besoin d'atteindre sa cible pour être héroïque. Du temps d'Homère jusqu'à nos jours, c'est plutôt la gratuité de cet acte qui contribue à lui conférer ce caractère. L'inefficacité du héros vient d'ailleurs souvent de ce qu'il va à contre-courant. C'est en ce sens, paradoxalement, que Napoléon peut redevenir héroïque, dans l'échec, alors que la « réussite » de Koutousov n'a, elle, rien de tel, du moment que le commandant en chef russe, malgré son titre, n'y est pour rien, ou presque. Dans cette perspective, Bush serait une sorte de Koutousov qui s'ignore, un Koutousov qui se prendrait pour Napoléon, donc finalement tout le contraire du personnage de Tolstoï.

L'héroïsme éventuel d'un président américain, à la suite du 11 septembre, aurait été d'aller à contre-courant, au risque de se faire balayer par la force de ce courant. Il aurait consisté à refuser d'entrer dans la logique infernale des attentats. Un refus qui, de surcroît, aurait été conséquent, intelligent, raisonnable. D'une part, parce qu'une riposte militaire était impossible, inadéquate, d'autre part, parce que l'absence de riposte constituait la meilleure réplique possible à la provocation des attentats. La difficulté d'une telle retenue était évidemment proportionnelle à l'ampleur de cette provocation. Il aurait fallu un homme d'une trempe et d'une stature tout à fait exceptionnelles, prêt à risquer son poste et peut-être sa vie, pour refuser d'entrer dans la logique de l'affrontement et de la revanche. Par contraste, Bush s'est montré l'homme de la situation, le courant l'a emporté comme une coquille de noix : « *la guerre est un mal auquel seuls des pions obtus peuvent participer et non des individus pensant par eux-mêmes* ».

Ce que finalement Tolstoï nous rappelle (peut-être en pure perte), c'est que la prise de conscience du peu de poids que nos actions ont dans l'histoire, même lorsqu'on se croit en position de pouvoir, nous donne une certaine liberté. La liberté d'adopter devant la vie et ses événements une attitude qui, exonérée de la nécessité de la réussite, nous permet d'être un peu moins en désaccord avec nous-mêmes. Mais réfléchir à la manière dont on veut vivre, individuellement et avec les autres, est aujourd'hui devenu une question beaucoup plus ardue encore que du temps de Tolstoï, tant les mouvements massifs dans lesquels s'inscrit bon an mal an le cours de notre existence deviennent eux-mêmes toujours plus difficiles à comprendre. Et si, malgré tout, il nous est impossible de renoncer à agir, c'est que, pense Pierre, « *un homme qui n'agit pas verra toute la monstrueuse confusion de la vie et en deviendra fou ou en mourra* ».

THIERRY HENTSCH